

# L'ironie et l'humour dans *Le pauvre christ de Bomba* de Mongo Beti

Fernando Lambert

Volume 7, numéro 3, décembre 1974

Littérature négro-africaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500343ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500343ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, F. (1974). L'ironie et l'humour dans *Le pauvre christ de Bomba* de Mongo Beti. *Études littéraires*, 7(3), 381–394. <https://doi.org/10.7202/500343ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

# L'IRONIE ET L'HUMOUR DE MONGO BETI

dans *LE PAUVRE CHRIST DE BOMBA*

*fernando lambert*

On ne peut parler du *Pauvre Christ de Bomba*<sup>1</sup> de Mongo Beti, sans penser à *l'Aventure ambiguë*<sup>2</sup> de Cheikh Hamidou Kane. Ces deux romans nous plongent chacun dans un univers religieux caractéristique. Mais, alors que l'Islam possède de solides racines dans l'Afrique de l'Ouest, le Christianisme apparaît tout à fait étranger au Cameroun. Ses représentants sont considérés par Beti comme les agents les plus efficaces de l'entreprise coloniale. Cela suffit sans doute à expliquer pourquoi l'Église catholique est placée au centre du roman, *le Pauvre Christ de Bomba*, de sorte qu'elle constitue une des structures essentielles, sinon la principale, de l'univers romanesque de Beti. Elle est présente aussi dès la première œuvre, *Ville cruelle*<sup>3</sup>, où elle met son pouvoir moral au service de l'administration coloniale. Son influence demeure implicite dans *Mission terminée*<sup>4</sup>. Par contre, dans le quatrième roman, *le Roi miraculé*<sup>5</sup>, elle revient au premier rang : elle entre en conflit avec les valeurs fondamentales de la société traditionnelle, en particulier la polygamie.

Au-delà de la thèse anti-cléricale et anti-chrétienne que beaucoup de critiques y ont d'abord vue, *le Pauvre Christ de Bomba* illustre bien la manière dont Beti tire sa matière romanesque du monde missionnaire camerounais qu'il connaît bien. Ce roman, qui représente très dignement la littérature de contestation en Afrique, permet de mettre en lumière ce qui se révèle être l'originalité de Beti. L'auteur est visiblement hanté par le monde colonial en général, et d'une façon spéciale par le monde missionnaire. Dans l'une et l'autre société, il retrouve le

<sup>1</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, Paris, Robert Laffont, 1956. 370p.

<sup>2</sup> Cheikh Hamidou Kane, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961. 209p.

<sup>3</sup> Eza Boto, *Ville cruelle*, Paris, Éditions africaines, 1954. 219p.

<sup>4</sup> Mongo Beti, *Mission terminée*, Paris, Buchet/Chastel, 1957. 254p.

<sup>5</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, Paris, Buchet/Chastel, 1958. 254p.

tragique qui naît de l'absurde délibérément entretenu. Pour se libérer de ce monde qui l'obsède, il adopte une attitude nouvelle dans la littérature négro-africaine : il prend le parti de rire, en montrant les fausses prétentions et les incohérences du système colonial. *Le Pauvre Christ de Bomba* permet de suivre dans son entier la démarche de l'esprit chez Beti, depuis l'ironie toujours présente, qui, à tout moment, éclate en parodie et en caricature, jusqu'à l'humour qui agit comme modérateur, en lénifiant les choses et ne permettant d'attaquer sans trop en avoir l'air.

La fonction de l'ironie est nette. Beti feint d'entrer dans le jeu du système colonial, mais partout sous la raillerie, transparaît le sens véritable de sa création romanesque et ce sens se situe à l'opposé de ce qui est dit. Il se fait d'abord iconoclaste, parce qu'il veut briser l'image apparemment bienveillante mais paternaliste et néfaste de la colonisation. Il s'en prend d'une façon particulière à la religion des Blancs qui lui apparaît comme un véritable impérialisme spirituel, faisant table rase des croyances traditionnelles de l'Africain. Mais il ne ménage pas pour autant ses personnages africains. Il en vient à briser l'antithèse simpliste qui opposait le bon Noir au méchant Blanc. Les Africains de Beti sont, en effet, des hommes normaux, capables du meilleur comme du pire et responsables malgré tout de leurs actes.

Le cadre physique du *Pauvre Christ de Bomba* délimite un espace restreint où évoluent tous les représentants de la société coloniale. Il s'agit de la mission catholique de Bomba, véritable petite ville située au centre d'une région forestière, qui relève à la fois de la juridiction spirituelle du Père Drumont et de l'autorité de l'administrateur Vidal. À la vie grouillante de la mission : école, maison de formation des futures épouses (la sixa), ateliers, travaux dans les plantations, s'oppose la vie calme des gens de la forêt qui continuent à se régler sur le rythme de la nature. Le goût de la liberté et la résistance spirituelle des Tala, peuple de la forêt, font contrepartie à la soumission des chrétiens qui vivent à Bomba même ou le long de la route.

Dans l'œuvre se déroule un double cheminement. Au départ, deux personnages inséparables l'un de l'autre : le Père Drumont et son jeune « boy » Denis. Le second se veut en tout l'écho

fidèle du premier. Mais la tournée de brousse au long de laquelle germent les actions successives du roman, soumet chacun d'eux à une initiation définitive. Drumont qui, dans sa naïveté, comptait sur un retour des Tala dans le giron de l'Église, rencontre une indifférence à peu près générale à ses prétentions apostoliques. Il prend lentement conscience de la déception que le christianisme a provoquée chez les Noirs. Il se sent rejeté comme un étranger qu'il est, et il s'abandonne au complexe du mal-aimé. Son initiation est complétée lorsque, de retour à Bomba, il apprend que, près de lui, au cœur même de la mission, ses hommes de confiance ont détourné son œuvre apostolique, en pratiquant un proxénétisme éhonté. Il ne lui reste plus qu'à repartir pour l'Europe. Denis, pour sa part, accomplit un cheminement inverse. Tout au cours de la tournée, ses yeux se dessillent. Il découvre l'homme avec sa complexité et ses calculs, l'Afrique et ses valeurs propres. Il est déçu sans doute par beaucoup de choses, mais il décide de tourner la page, d'oublier son adolescence et de faire face à la vie.

Le récit demeure donc simple dans l'ensemble. Cependant, ce qui nous semble plus important, ce sont les différents points de vue adoptés par l'auteur et par ses personnages. Pour traduire son regard ironique, Beti exploite abondamment les nombreuses possibilités qu'offre la technique du regard neuf. Tout en simulant la naïveté — ce qui est d'autant plus facile que dans *le Pauvre Christ de Bomba* le regard neuf est celui du jeune Denis —, le narrateur ou les héros démontent les mécanismes d'un monde étranger, les mécanismes d'une pensée et d'une logique étrangères. Les modes d'expression qui leur permettent d'obtenir ce résultat, vont de l'antiphrase à l'éloge hyperbolique, de l'omission volontaire et suggestive au trait sarcastique.

Pour peindre le monde missionnaire, Beti fait appel à deux groupes de personnages qui apportent deux visions complémentaires. Un bon nombre parmi eux voit les choses de l'extérieur, en observateurs : Zacharie, les Tala,... Un plus petit nombre voit les choses de l'intérieur : Denis, les catéchistes,... ; mais, même dans ce dernier cas, l'ironie démystifie ce monde, en soulignant le non-sens pour l'Africain d'une religion qui s'exprime à travers des valeurs européennes. Elle montre

également par les interventions naïves de ces personnages qu'il faut entendre le contraire de ce qui est dit. Ainsi, ce qui semble au premier abord une acceptation, se change en une désapprobation, en un refus de ce monde.

Pour les personnages africains de Beti, par exemple, la mission est vue avant tout sous l'angle de la puissance matérielle qu'elle représente et non comme pouvoir spirituel. Denis lui-même se laisse prendre à ce jeu de la puissance matérielle. C'est ainsi que pour lui le développement de la mission doit se prolonger dans le même sens :

**Nous avons besoin de tant de choses : un orgue pour la nouvelle église, un tracteur pour nos champs, un générateur électrique pour l'éclairage, une auto, que sais-je encore...<sup>6</sup>**

L'ironie dénonce déjà ici la priorité donnée aux choses matérielles par Denis qui est séduit par l'attrait des constructions majestueuses et les progrès de la technique européenne, sur les valeurs spirituelles dont la mission devrait être avant tout le symbole. Mais cette ironie devient plus grande encore lorsqu'on apprend, toujours par Denis — et dans cette intervention du jeune « boy » on devine le regard ironique de l'auteur —, que l'une des sources de revenus de la mission vient précisément des filles-mères contre lesquelles le Père s'élève avec force, et qui cependant tiennent à faire baptiser leurs enfants à la mission, même s'il leur en coûte plus cher. L'ironie joue ici sur l'inversion des valeurs et sur l'étonnement de Denis qui voudrait trouver chez le Père une attitude plus pragmatique. La logique de Denis demeure à la surface des choses. Mais en dégradant les valeurs en cause : le baptême des enfants des filles-mères estimé en raison des revenus plus élevés que la mission en tire, Denis laisse voir une incompréhension fondamentale de la religion de Drumont.

**Moi, je ne vois pas pourquoi il attache tant d'importance à cette question. D'ailleurs, est-ce que toutes les filles-mères chrétiennes ne viennent pas faire baptiser leurs bébés à Bomba, en payant un prix spécial fixé par le R.P.S. lui-même ? Après tout, est-ce que ce n'est pas une source de revenus pour la caisse de la mission ? Nous avons besoin de tant de choses...<sup>7</sup>**

<sup>6</sup> Mongo Beti, *Le Fauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 20.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 20.

L'insistance de Beti sur les valeurs matérielles que la mission semble privilégier en fait, débouche ensuite sur les conséquences d'une telle position. La religion chrétienne ne permettant pas aux Noirs de partager la puissance que procure cette richesse, ces derniers se tournent vers l'argent, moyen beaucoup plus sûr pour y parvenir. Lorsque le Père Drumont veut savoir pourquoi les Noirs sont venus avec empressement à la religion et pourquoi ils s'en éloignent aussi rapidement, l'auteur oppose ironiquement deux réponses. On voit très clairement laquelle il fait sienne. En premier lieu, celle du catéchiste :

**Mon Père, autrefois nous étions pauvres ; or, le Royaume du Ciel n'appartient-il pas aux pauvres ? Rien d'étonnant si, alors, les nôtres se sont convertis à la religion de Dieu. Mais aujourd'hui, penses-y toi-même, Père, ils viennent d'acquérir des quantités incroyables d'argent en vendant leur cacao aux Grecs ; ils sont riches. Or n'est-il pas plus facile au dromadaire de passer à travers le trou d'une aiguille qu'à un riche d'aller au ciel ?<sup>8</sup>**

Le catéchiste recourt à une explication dont les termes s'inspirent directement de la Bible. Il croit qu'en empruntant le langage coutumier du Père, il lui donnera satisfaction. Sa réponse est faite pour plaire au missionnaire, parce qu'elle se conforme à l'enseignement de ce dernier. Le mimétisme verbal auquel se livre le catéchiste, les paroles de l'Évangile employées avec une valeur de clichés laissent transparaître l'ironie de Beti. Cette ironie trouve toute sa force avec l'intervention plus spontanée et plus directe de Zacharie.

**Allons donc ! fait-il, ce n'est pas du tout cela, voyons ! Moi, je vais te dire de quoi il retourne exactement, Père. Eh bien voilà. Les premiers d'entre nous qui sont accourus à la religion, à votre religion, y sont venus comme à ... une révélation, c'est ça, une révélation, une école où ils acquerraient la révélation de votre secret, le secret de votre force, la force de vos avions, de vos chemins de fer, est-ce que je sais, moi... le secret de votre mystère, quoi ! Au lieu de cela, vous vous êtes mis à leur parler de Dieu, de l'âme, de la vie éternelle, etc. Est-ce que vous vous imaginez qu'ils ne connaissaient pas déjà tout cela avant, bien avant votre arrivée ? Ma foi, ils ont eu l'impression que vous leur cachiez quelque chose. Plus tard, ils s'aperçurent qu'avec de l'argent ils pouvaient se procurer bien des choses, et par exemple des phonographes, des automobiles, et un jour peut-être des avions. Et voilà ! Ils abandonnent la religion, ils courent ailleurs, je veux dire vers l'argent. Voilà la vérité, Père ; le reste, ce n'est que des histoires...<sup>9</sup>**

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 56.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 56.

Dans une démarche somme toute assez cartésienne, Zacharie va droit à ce qu'il considère comme la véritable explication de la conduite des Noirs. Il ne biaise pas. Il ne laisse subsister aucune illusion. Il démystifie la question et la réponse. La religion n'a pas comblé l'attente des Noirs. Elle les a déçus. Ils ont cherché ailleurs, i.e. dans l'argent, le moyen de s'approprier la force des Blancs. Ainsi donc, les deux protagonistes trouvent au fond une même cause de la désaffection religieuse des Noirs : l'argent. Mais le langage employé par chacun est différent. C'est précisément la juxtaposition de ces deux langages qui montre comment l'ironie se veut révélatrice de la « vérité ».

Beti maintient constamment dans *le Pauvre Christ de Bomba* ces deux niveaux d'intervention de la part de ses personnages : les adultes font connaître leurs visions des choses, les uns de l'intérieur, les autres de l'extérieur, et le tout est rapporté par le jeune narrateur dont le regard sait être objectif, mais dont la naïveté est toujours apparente et entretient le rire. Ce procédé du double regard permet à l'ironie de Beti de s'exprimer avec une violence en général atténuée, étant donnée la hardiesse de son entreprise.

L'ironie de Beti se manifeste encore dans la présentation du missionnaire. Le procédé employé reprend une technique fréquente dans l'œuvre : une présentation de l'extérieur faite par le narrateur, doublée d'une présentation par l'intérieur où les personnages sont amenés à révéler leurs intentions secrètes.

Ainsi le Père Drumont nous est-il d'abord présenté par Denis. Le jeune « boy » ne reconnaît plus l'image du Père qu'il a longtemps admirée et qui lui paraissait l'image convenant le mieux à l'idée qu'il se faisait du missionnaire. Mais lorsque le Père décide d'aller arrêter les danses qui se déroulent dans la nuit, au cours de sa tournée dans le pays des Tala, Denis est heureux de voir que le R.P.S. ne tient aucun compte des avertissements prudents de Zacharie, son chef cuisinier, et qu'il revient aux méthodes fortes d'autrefois. La raison que le Père donne de son intervention, révèle déjà l'ironie de l'auteur :

**Je ne peux pas supporter qu'ils dansent ainsi le premier vendredi du mois, a-t-il déclaré. Si encore je n'étais pas arrivé. Mais danser ainsi, si près d'un prêtre, et le premier vendredi du mois! Non, ce n'est pas possible.<sup>10</sup>**

Même s'il s'agit de « païens » et non de chrétiens, ce qui souligne davantage le non-sens de l'intervention de Drumont, ce dernier part à nouveau en guerre. C'est alors que la fausse naïveté de Denis laisse transparaître le regard ironique qu'affectionne particulièrement Beti :

**Moi, je me réjouissais de ce que le R.P.S. semblait redevenir lui-même. J'ai eu honte d'avoir pu croire qu'il avait changé. J'adore le voir aussi décidé : c'est toujours quand il tonne, c'est toujours quand il les bouscule que les gens lui obéissent. Il ne faudrait pas qu'il change; il ne faudrait pas qu'il reprenne jamais son attitude de ces derniers jours, ou bien tout serait perdu.<sup>11</sup>**

La position de Denis est bien fragile, parce qu'elle repose sur une image qui est fautive. Sans doute, ce personnage du missionnaire autoritaire a pu assurer une certaine efficacité, facilement contrôlable par les réalisations matérielles. Mais, comble de l'ironie, c'est de l'intérieur que cette image est finalement minée. Le Père Drumont lui-même apporte un éclairage nouveau, en soulignant la méprise initiale à laquelle il s'est abandonné et qui a faussé toute son action apostolique. Tout le monde le respectait. Tout le monde lui obéissait. Il s'est mis à commander, à construire et il en est venu à jouer tout simplement à l'administrateur.

Mais Drumont ne s'arrête pas à cette prise de conscience lucide et impitoyable. Il pousse plus loin son « auto-critique » et il démonte, sous la poussée critique de Beti, le mécanisme de ses réactions face à la résistance sourde que, depuis, il a rencontrée chez les Noirs, particulièrement de la part des Tala. Son acharnement apostolique s'est traduit par la stratégie qu'il a mise au point dans le but de rallier à l'Église ces gens de la brousse. C'est en termes de conquête que Drumont parle de son projet, s'élevant d'une façon ridicule, comme il le dit lui-même, « au niveau de Napoléon traçant sur une carte ce

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 93.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 94.



fameux plan qui devait lui valoir la victoire d'Austerlitz »<sup>12</sup>. A l'administrateur Vidal, il avoue :

**Eh bien, pour tout vous dire, voici mon stratagème. Il s'agissait tout simplement de laisser les Tala deux ans à l'abandon : ils éprouveraient comme une faim de moi, comme une fringale du Christ. Tout à coup, je surgirais et ce serait le miracle : ils accourraient à moi, m'embrasseraient, se réjouiraient de m'avoir retrouvé. Quelle belle victoire, n'est-ce pas ? Seulement, elle n'a jamais existé que dans mon imagination, ainsi qu'il arrive chez tous les vaincus, à tous les amoureux éconduits. Je n'avais rien compris à rien.**<sup>13</sup>

Ce calcul est démesurément naïf. S'il ne provoque pas chez tous le rire, il nous force tout au moins à sourire. Très clairement, parfois trop visiblement l'ironie veut démasquer, révéler les intentions cachées et aussi dénoncer les erreurs. Drumont en vient à douter de tout, de sorte que la foi des « chrétiens de la route » lui devient suspecte et il ne tarde pas à voir en elle une forme d'hypocrisie qu'il lui faut mettre à jour. D'ailleurs, dans un deuxième temps, le missionnaire trouve une explication plus convaincante de la conduite des Noirs à l'égard de la religion, lorsqu'il se situe dans un contexte plus vaste qui est le contexte d'ensemble de la colonisation.

Il n'y a pas que la personne du missionnaire qui soit soumise à la vision démystificatrice de l'ironie. Le langage et les méthodes que ce dernier emploie, les normes morales qu'il prescrit font aussi l'objet d'une mise en question et sont astreints au pouvoir sélectif du prisme que constitue le regard ironique. Il s'agit de faire éclater partout les non-sens latents. Pour arriver à ce résultat, l'ironie procède à une simplification des choses, de sorte que le langage et les méthodes de Drumont sont obligés, selon l'expression de Jankélévitch, de « révéler leurs tares »<sup>14</sup>. Un exemple : l'importance donnée par le Père au denier du culte — sorte d'impôt perçu auprès des chrétiens —, est absolue et l'argent devient le sésame de la pratique religieuse. Rien ne peut changer les exigences du

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 266.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 266.

<sup>14</sup> Vladimir Jankélévitch, *L'ironie*, Paris, Flammarion, Collection « Bibliothèque de Philosophie Scientifique », 1949. p. 107.

missionnaire, pas même la plus grande misère. Ainsi donc, puisque ce système est absurde — on ne peut fonder la pratique religieuse sur l'argent —, doublement absurde — on exige de l'argent de gens qui n'en ont pas —, l'ironie de Beti « fait faire à l'absurde tout ce que l'absurde peut faire lui-même »<sup>15</sup>. Beti montre donc à l'œuvre la logique interne de l'absurde, qui est une logique de dégradation et de destruction.

Il faut ajouter que dans les œuvres de Beti, l'ironie pousse souvent jusqu'à la parodie et la caricature, deux formes extrêmes où transparaît une violence certaine. Dans les deux cas, on trouve en effet un grossissement qui peut aller jusqu'à la déformation. Ces deux modes de représentation possèdent nombre de points communs : ce que la caricature accomplit dans la présentation des personnages, la parodie tente de le réaliser dans le langage et dans les gestes. L'une et l'autre ont quelque chose de « l'hyperbole ou exagération systématique »<sup>16</sup> dont parle Robert Escarpit lorsqu'il étudie la « rhétorique ironique ». La parodie, de fait, imite d'une façon burlesque et demeure en général cousue de fil blanc. La caricature, par ailleurs, grossit certains traits d'un personnage, tout en l'enfermant dans cette schématisation. C'est surtout dans *le Roi miraculé* que l'on trouve ce goût marqué de Beti pour ces formes particulières de représentation.

Beti prend comme première cible de sa moquerie les missionnaires et les administrateurs. Il parodie leurs manières de faire et surtout leur langage avec ses méandres et ses astuces. *Le Pauvre Christ de Bomba* nous en fournit quelques exemples. En premier lieu, le sermon où le Père annonce sa tournée au pays des Tala. Le discours est de plus en plus emphatique et il s'achève sur une image biblique : « Le Bon Pasteur abandonne son troupeau pour aller à la recherche de la brebis perdue »<sup>17</sup>. Les chrétiens de Bomba composant le troupeau du Père, les gens de Tala représentés par la brebis perdue, décidément Drumont parle un langage tout à fait

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 107.

<sup>16</sup> Robert Escarpit, *L'humour*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection « Que sais-je ? », n° 877, 4<sup>e</sup> édition, 1967, p. 98.

<sup>17</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *op. cit.*, p. 15.

étranger à son auditoire africain. Et il revient à Zacharie de dénoncer l'insignifiance d'un tel discours et la prétention du missionnaire.

**D'abord, dit-il, les gens ne comprennent évidemment pas ce que c'est un bon pssteur : ici, il n'y a pas de pasteur. Quand un homme possède trois ou quatre chèvres, il ne s'en occupe guère, assuré qu'elles broutent dans le champ du voisin. Ensuite, les gens, ici, aiment bien éprouver de la pitié pour un étranger, mais ils supportent mal qu'on les prenne en pitié, ce que fait maintenant le R.P.S. lorsqu'il déclare : « Je dois vous avoir beaucoup manqué... Vous devez vous féliciter de me voir revenir, moi qui suis votre bon pasteur, moi qui n'ai d'autre ambition que de vous conduire aux meilleurs pâturages... »<sup>18</sup>**

Voilà le rôle que tient habituellement Zacharie dans l'œuvre : il dépoétise les choses, il les ramène à leur juste proportion. Il empêche de cette façon les gens de tourner en rond et de se raconter des histoires.

La fonction de l'ironie, sous les multiples formes que celle-ci emprunte dans ce roman, apparaît donc d'une façon très nette dans la représentation romanesque du monde missionnaire. La dénonciation, la démystification qu'elle permet traduisent finalement l'incompatibilité qui subsiste entre l'univers religieux africain intimement mêlé à la vie et cette religion étrangère qui non seulement ne semble tenir aucun compte des valeurs du monde noir, mais s'attaque de front à des valeurs fondamentales de cette société : condamnation des filles-mères, interdiction de la polygamie, de la danse, etc... L'ironie valorise donc le monde africain et la démarche de Beti accomplit ici le retour aux valeurs premières de l'Afrique.

Chez Beti, l'ironie comme mode de représentation du monde colonial occupe une place importante. Cependant l'auteur ne s'arrête pas à ce seul regard qui ne constitue que la phase critique de la représentation de ce monde. On remarque, en effet, aussi bien chez l'auteur que chez ses personnages, un double mouvement de répulsion et d'attraction qu'explique la présence complémentaire de l'ironie et de l'humour.

Le passage de l'ironie à l'humour ne sert pas qu'à atténuer la remise en question du monde missionnaire, du monde colo-

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 49.

nial. Il trouve également son explication dans le fonctionnement interne de l'œuvre. L'auteur disparaît alors derrière le narrateur et les personnages, même si c'est toujours lui qui tire les ficelles. Le rebondissement humoristique auquel se livrent les personnages dans l'imaginaire, ne fait que reproduire la réaction psychologique de l'homme réel. La vision d'un monde qui opprime l'individu et dont l'ironie dénonce l'existence, met en marche un système intérieur de défense qui permet de dépasser, d'une façon particulière à l'humour, la situation oppressive ou le danger menaçant. L'humour devient ainsi une manière de réagir et une manière d'être dans ce monde, parce qu'il représente un moyen de retrouver la maîtrise de soi et de se libérer intérieurement, soit en apprivoisant le danger, soit en se riant de lui.

En quoi consiste donc l'humour de Beti ? La caractéristique essentielle de la perception de l'auteur est qu'elle repose sur deux facteurs fondamentaux : d'abord un phénomène d'étrangeté, et un second qui découle du premier, un phénomène « d'excentricité », c'est-à-dire ce qui fait qu'on se retrouve « hors du centre ».

Le monde de Beti, parce qu'il est composé d'une façon antithétique, crée cette impression d'étrangeté, en mettant souvent en présence, soit deux systèmes de valeurs, soit des personnages qui viennent de milieux différents ou qui représentent des intérêts opposés. C'est le monde des Blancs qui a la prétention de servir de norme au monde des Noirs et de parvenir ainsi à en faire un monde « évolué ». Ce sont aussi les citadins blancs ou noirs contre les gens de la brousse ou de la forêt qui sont considérés par les premiers comme des « primitifs ». Cet antagonisme, assez généralement entretenu dans l'œuvre, fait en sorte que chacun des opposants trouve étrange le monde de l'autre. Les rapports logiques variant selon le parti considéré, chaque antagoniste se gausse de l'illogisme de l'autre et du non-sens de ses réactions, de ses conceptions sociales ou religieuses, de son genre de vie.

Relié par voie de conséquence à ce phénomène d'étrangeté, un second phénomène qui place le personnage dans une position « ex-centrique », c'est-à-dire « hors du centre », par rapport à un groupe dans lequel il se trouve, par rapport à une façon de voir les choses, par rapport à une mentalité absolu-

ment étrangère à la sienne. Le centre de référence est alors le milieu africain. Pour que le personnage demeure hors de ce centre, il est nécessaire qu'entre lui et le point de référence, il n'y ait aucune communication possible. Il devient alors un objet que l'on peut regarder d'une façon détachée, un être dont les paroles et les gestes apparaissent vidés de sens et peuvent susciter le rire. Ainsi, dans *le Pauvre Christ de Bomba*, Denis aime mettre en évidence des détails qui n'ont aucune valeur aux yeux des Noirs, mais auxquels le Père Drumont accorde une grande importance. Il arrive alors que le mécontentement que manifeste Drumont est souvent sans proportion avec le caractère réel des faits. Son entêtement demeure incompréhensible pour les Noirs. Mais le bon-sens du peuple range les exigences de leur R.P.S. parmi les nombreuses manies des Blancs sur lesquelles il vaut mieux fermer les yeux.

Le peuple demeure, chez Beti, le détenteur de l'humour et du rire. Avant de se plier aux caprices du Père, le peuple, avec malice mais sans méchanceté, taquine les nerfs facilement à fleur de peau du missionnaire. D'ailleurs, le jugement de Denis traduit bien l'attitude de la foule, qui a l'habitude des saintes colères du bon Père et qui assiste en spectateurs amusés à ses emportements inoffensifs : « L'homme est terrible, sans doute, mais la scène était comique »<sup>19</sup>. La conduite de Drumont échappe à la logique de ceux qui en sont les témoins. Elle se situe hors de leur façon de réagir et elle ne répond vraiment pas à leur échelle de valeurs. L'attitude des Noirs, face à ces comportements incompréhensibles du Blanc, est proprement humoristique. Pour s'amuser, ils font grandir la tension chez le Blanc. Ils font mine de résister, de s'opposer à ce que désire le missionnaire. Puis, ils abandonnent apparemment la partie, en disant que ces choses compliquées, ce sont des « affaires de Blancs ». Mieux vaut ne pas chercher à les comprendre.

Ce qui facilite encore la naissance de l'humour, c'est le procédé auquel Beti a habituellement recours dans ses œuvres. Le témoin de l'action ou le narrateur, quand ce n'est pas le héros principal lui-même, est toujours un jeune personnage. Son regard est simple et droit. Son langage laisse percer la malice sous des apparences de naïveté. Le rôle de ce jeune est

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 13.

d'abord « fonctionnel ». Il sert, en général, à révéler les intentions cachées, les buts secrets, les déviations imposées aux relations humaines entre Blancs et Noirs.

Denis tient ce rôle dans *le Pauvre Christ de Bomba*. Ce roman se présente comme le journal personnel écrit par Denis au cours de la tournée, journal intime qui se révèle être en fin de compte un miroir réfléchissant tout aussi bien la pensée, les réactions et les caprices du Père Drumont que les résistances des Tala, l'attitude clairement affichée et totalement intéressée de Zacharie. Ainsi, grâce à Denis, son double en quelque sorte, Beti peut-il procéder avec humour. Il multiplie les séquences où sont mises en relief les méthodes contestables d'une certaine forme d'évangélisation, les exigences d'une religion qui veut tout soumettre à sa propre vision des choses. Denis, dans un mimétisme voulu par l'auteur, devance le Père et prévoit l'exploitation que ce dernier fera des faits dans ses sermons, en leur imposant un sens pré-établi, en les récupérant en vue d'une évangélisation tout au moins discutable. Relatant l'accident mortel survenu en forêt à un polygame que le Père a eu le temps de mettre sur le chemin du ciel, Denis ajoute :

**Et l'arbre avait choisi de s'enfoncer juste au-dessous de son ventre; ainsi donc, on est bien puni par où l'on a péché! Demain, au sermon, le R.P.S. ne manquera pas de souligner toutes ces coïncidences devant les fidèles.<sup>20</sup>**

Sollicitation facile des événements qui les plie aux besoins du moment.

Ainsi, en se servant de jeunes observateurs, Beti peut, tout en jouant la naïveté, faire naître l'humour, qui lui permet de souligner aussi bien les ridicules des missionnaires et des administrateurs que les travers des Noirs en voie d'assimilation. Les jeunes gens de Beti ignorent, selon l'expression de Robert Escarpit, « les évidences qui constituent la "sagesse" adulte »<sup>21</sup>. Cette « sagesse » adulte, comprend, d'une part, la vision traditionnelle africaine et, d'autre part, à l'opposé, la vision européenne des choses, les deux étant mal connues de

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 51.

<sup>21</sup> Robert Escarpit, *L'humour*, op. cit., p. 95.

ces jeunes personnages. Le même critique ajoute : « Aussi la naïveté est-elle l'attitude de base de l'humoriste »<sup>22</sup>. En considérant l'œuvre de Beti, nous voyons que cette attitude est très féconde, qu'elle permet à l'auteur de s'attaquer à des sujets et à des situations dont la critique demeure chose délicate. Dans *le Pauvre Christ de Bomba*, l'humour, tout en demeurant discret et mesuré, détend l'atmosphère par des touches rapides dont la finesse est plus grande que dans les autres œuvres.

Cette étude rapide de la démarche de l'esprit chez Beti permet de découvrir le rôle particulier que l'auteur attribue à l'écriture. En adoptant deux niveaux antithétiques de représentation : le tragique du sort fait aux Africains par la colonisation et le comique de caractères et de situations que rend possible un tel état de chose, Beti établit une forme de dialectique qui permet la nécessaire démystification des valeurs et des personnes, la dénonciation sans appel des prétentions coloniales, mais aussi l'affirmation de l'humour nègre qui témoigne du dynamisme toujours présent de l'Afrique. Beti est le premier à ouvrir cette voie à la littérature africaine.

*Université Laval.*

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 95.